

LE TEMPS

LE TEMPS
WEEKEND

CHF 5.- / France € 4.60

SAMEDI 25 JANVIER 2020 / N° 6623

«Ajoutez deux lettres à Paris: c'est le paradis»



EXPOSITION Comme en écho à la phrase de Jules Renard, le Musée d'art de Pully célèbre avec «Paris en fête» le bouillonnement artistique de la capitale française au tournant du XXe siècle. Ici: «L'Amour» (1910-1911) de Raoul Dufy. (COLLECTION PRIVÉE, PROLITTERIS)

LIBERTÉ, JE PEINS TON NOM

PAR STÉPHANE GOBBO
@StephGobbo

Avec «Paris en fête», le Musée d'art de Pully célèbre la formidable vitalité de la scène artistique de la capitale au tournant du XXe siècle

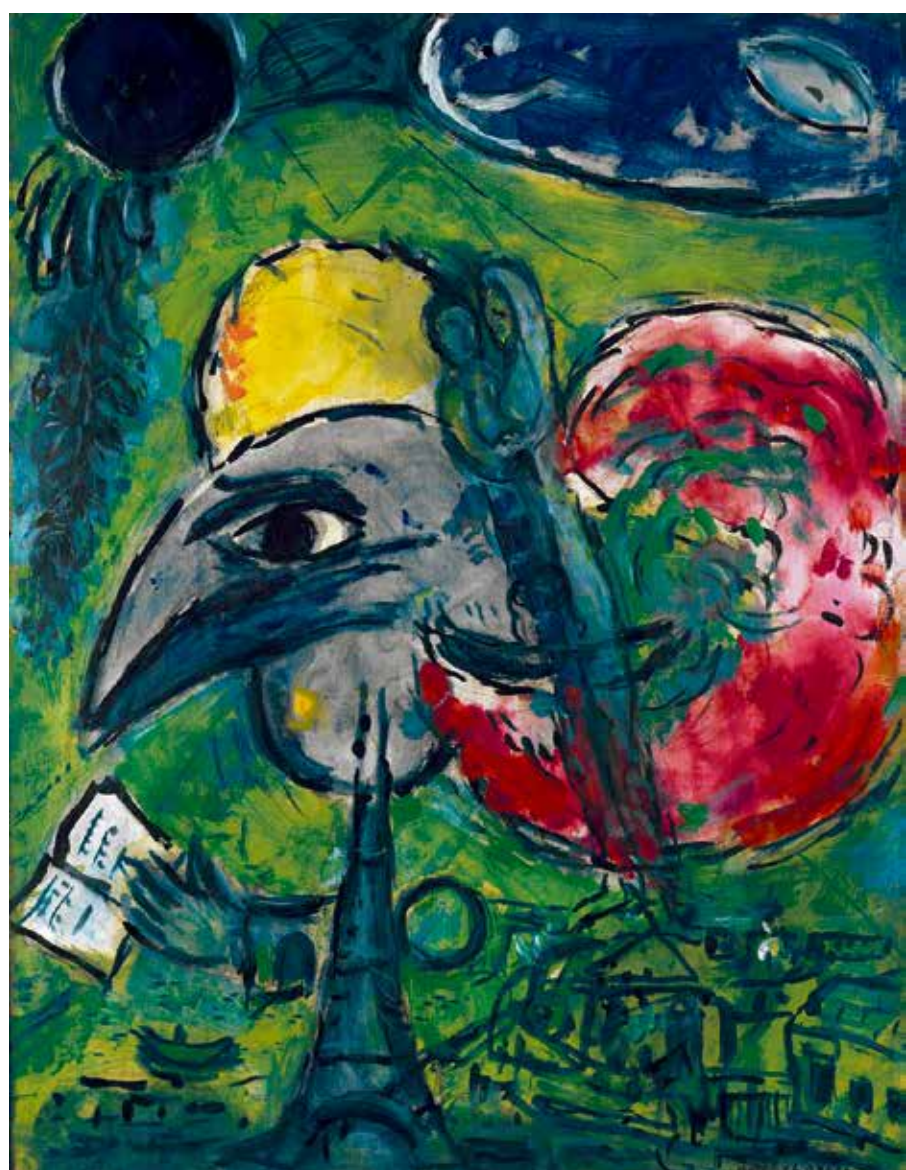
► Lorsqu'il revenait d'un voyage à l'étranger, il avait «la douce habitude de faire halte au 27, rue de Fleurus, vers la fin de l'après-midi, attiré par la chaleur ambiante, les œuvres d'art et la conversation». A sa compatriote Gertrude Stein, qui habitait alors à cette adresse, dans le VIe arrondissement parisien, il racontait des aventures cocasses et autres menues péripéties qui lui étaient arrivées, car il lui arrivait toujours «quelque chose de comique». Et lorsque, mû par l'envie d'une bière fraîche, il se rendait à la brasserie Lipp, il y commandait «un distingué, une grande chope en verre qui pouvait contenir un bon litre, et une salade de pommes de terre». Il était également un habitué de la Closerie des Lilas, «un café où se réunissaient plus ou moins régulièrement des poètes».

Ernest Hemingway garde de la capitale française un souvenir

enchanté. Il y a longuement séjourné dans les années 1920, et des notes qu'il prenait à cette époque est né un récit publié en 1964 à titre posthume, fait de petites miscellanées éparses célébrant Paris tout en épousant les contours d'une autobiographie impressionniste. Quelque peu oublié face à la monumentalité de l'œuvre du lauréat du Nobel de littérature 1954, *Paris est une fête* est devenu, suite aux attentats qui ont endeuillé la métropole en novembre 2015, un symbole de résilience; sa lecture est désormais comme un acte de résistance.

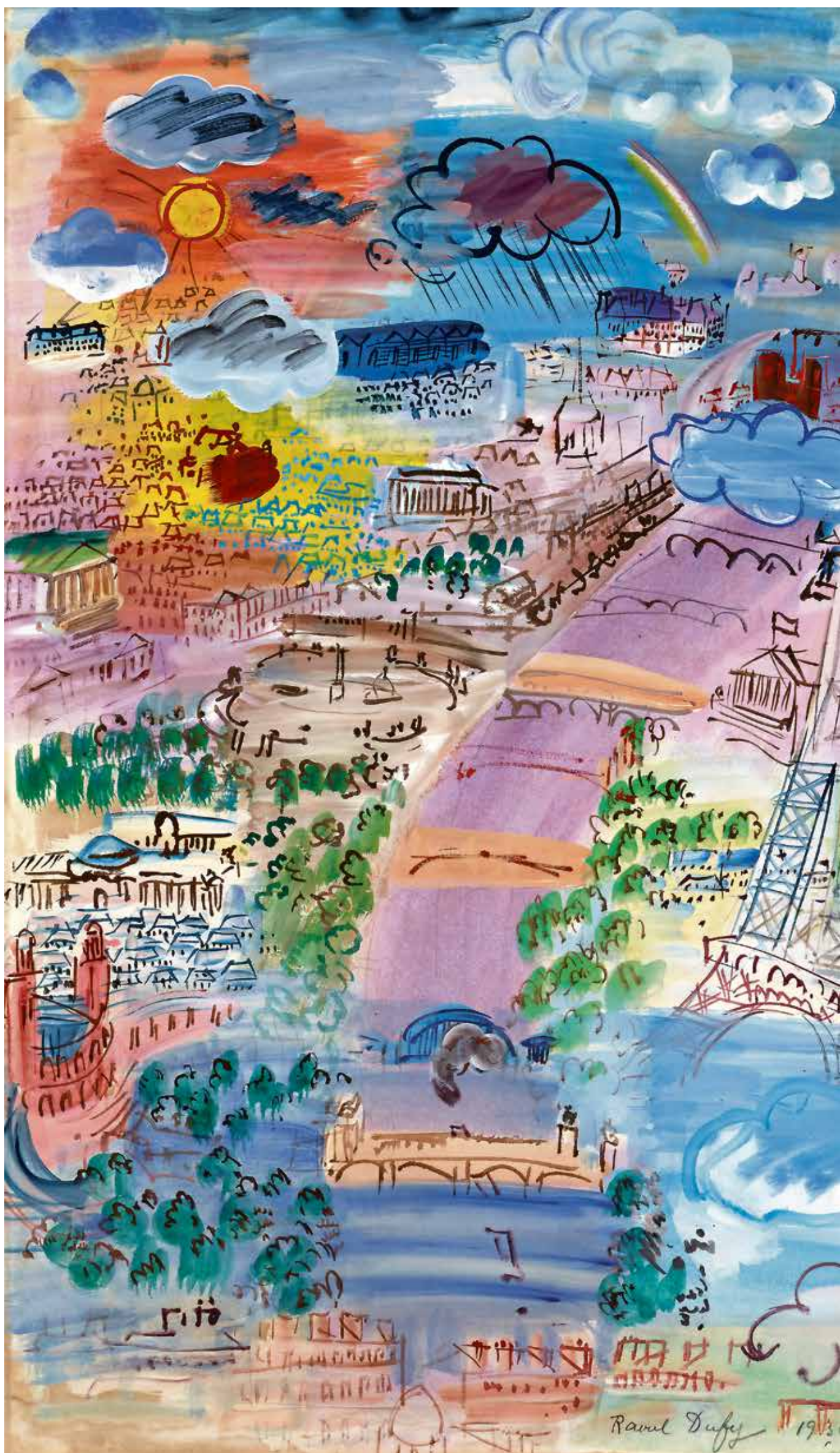
LABORATOIRE DE LA MODERNITÉ

Si l'exposition qu'a vernie cette semaine le Musée d'art de Pully s'intitule *Paris en fête*, ce n'est forcément pas un hasard. Elle célèbre merveilleusement l'idée d'une ville de lumière où tout est liberté, joie et bohème, comme le décrit Delphine Rivier, directrice des lieux. A partir d'œuvres issues de collections privées, l'accrochage propose un parcours thématique se penchant, pour reprendre le sous-titre du catalogue qui l'accompagne, sur



Ci-dessus: Raoul Dufy, «Paris et la tour Eiffel», 1936, gouache et aquarelle sur papier. (DR/ COLLECTION PRIVÉE/ PROLITTERIS)

Ci-contre: Marc Chagall, étude pour «Les Boulevards ou Paris fantastique», vers 1953-1954, huile, aquarelle, encre et fusain sur papier contrecollé sur toile. (DR/ COLLECTION PRIVÉE/ PROLITTERIS)



le temps de l'insouciance, de l'art nouveau au surréalisme. La période couverte s'étend de la seconde moitié du XIXe siècle au début des années 1960, afin de souligner la pérennité de cette vision de Paris comme symbole ultime de la fête et de l'insouciance. Mais aussi comme «un laboratoire de la modernité culturelle», comme le souligne le professeur Dominique Kalifa dans un des essais de la publication.

Le parcours s'ouvre sur un Chagall, *Étude pour Les Boulevards ou Paris fantastique* (vers 1953-1954). On y voit une tour Eiffel au-dessus de laquelle plane une de ces chimères propres à l'artiste français d'origine russe. Celle-ci lit

un livre. Avec amusement, on imagine qu'elle est plongée dans *Martereau*, publié en 1953 par Nathalie Sarraute, et qui préfigure la révolution à venir du «nouveau roman». En fin d'exposition, c'est encore un livre qui clôt *Paris en fête*: une petite salle est dédiée à *Liberté*, poème écrit par Paul Eluard en pleine Seconde Guerre mondiale... comme un acte de résistance. Tandis qu'une vitrine présente le magnifique livre-objet au format leporello qu'en a tiré Fernand Léger, on entend l'auteur lui-même déclamer avec application les 21 quatrains de cet hymne immarcescible résonnant aujourd'hui comme une nécessaire mise en garde face à la résurgence d'un

obscurantisme aux mille visages – atteintes à la liberté d'expression, nationalismes exacerbés, terrorisme religieux, etc.

GAÏÉTÉ DU MUSIC-HALL

De Chagall à Eluard, le voyage proposé par le Musée d'art de Pully est enivrant. Il commence en terrain connu avec un focus sur les artistes également affichistes, de Toulouse-Lautrec aux Lausannois Steinlen et Vallotton. L'insouciance et la fête ont alors pour territoire privilégié les cabarets où se produisent chansonniers et stars du french cancan, telles Jane Avril et La Goulue. De l'affiche, on glisse alors vers l'illustration, avec l'intégrale des 22 lithographies réalisées



Kees Van Dongen, «Les Permissionnaires», 1946-1947, aquarelle, gouache et traces de mine de plomb sur papier. (DR/COLLECTION PRIVÉE/PROLITTERIS)

Van Dongen et le temps perdu

«Longtemps, je me suis couché de bonne heure.» Ainsi commence *Du côté de chez Swann*, le premier des sept tomes qui composent *A la recherche du temps perdu*, une des œuvres majeures de la littérature mondiale. Et dont le Musée d'art de Pully expose une édition publiée au sortir de la Seconde Guerre mondiale par Gallimard. Une édition en trois volumes illustrée par 77 aquarelles réalisées spécialement par Kees Van Dongen – et dont quelques-unes ornent les cimaises.

Pour l'artiste, né Néerlandais puis naturalisé Français, ce travail de commande fut paradoxalement un moyen de justement rattrapper le temps perdu. Pour avoir accepté en 1941 un «voyage d'études» organisé en Allemagne par le Troisième Reich, cet ancien anarchiste fut taxé de collabo. A son retour, il vit ses habitués acheteurs lui tourner le dos. La proposition de Gallimard tombait alors à point nommé non seulement pour travailler à nouveau, mais aussi pour redorer son image en l'associant à celle de Marcel Proust. Sans que l'on sache si celui-ci, décédé en 1922, aurait apprécié la démarche. Van Dongen renouera en tout cas avec le succès dans la foulée à la faveur d'une grande rétrospective montée en 1949.

Dans le catalogue qui accompagne l'exposition *Paris en fête*, Dominique Kunz Westerhoff, professeure de littérature française à l'Université de Lausanne ainsi qu'à l'EPFL, rappelle que Van Dongen a exploré plusieurs styles, comme le néo-impresionnisme, l'expressionnisme et le fauvisme. Elle loue «les contrastes audacieux de ses couleurs foisonnantes», qui «réveillent la mémoire du Paris de la Belle Epoque». Il y a en effet dans les aquarelles du peintre la même nostalgie qui sous-tend le chef-d'œuvre proustien. ■ S. G.

On entend Paul Eluard déclamer les 21 quatrains de son poème «Liberté», cet hymne immarcescible résonnant comme une nécessaire mise en garde face à la résurgence d'un obscurantisme aux mille visages

par Toulouse-Lautrec et Henri-Gabriel Ibels pour *Le Café Concert*, ouvrage édité en 1903. Il y a dans les œuvres des deux artistes une simplicité, une vivacité, qui disent en quelques traits la gaieté du music-hall.

Un peu plus loin, en milieu de voyage, la découverte de *La Fée Electricité*, de Raoul Dufy, s'impose comme l'étape phare de *Paris en fête*. Commandée au Normand par la Compagnie parisienne de distribution d'électricité à l'occasion de l'Exposition universelle de 1937, l'œuvre est monumentale – elle est composée de 250 panneaux pour une superficie de 600 m2. Dufy y retrace, à travers les portraits de scienti-

fiques de l'Antiquité au XXe siècle, la grande histoire de l'électricité. A Pully, elle est montrée en dix lithographies de format moyen.

EXPLOSION DE COULEURS

Quelques autres pièces de Dufy sont accrochées, permettant d'approcher au plus près la technique d'un artiste usant d'une explosion de couleurs pour donner une impression de mouvement et de profondeur, alors que derrière son génie chromatique les traits sont souvent de simples esquisses. Vu de près, l'arbre qui occupe quasiment la moitié de la scène bucolique du *Bel Eté* (vers 1938-1940) semble littéralement surgir du cadre, comme s'il était en relief.

Si, on l'a dit, les œuvres exposées proviennent de collections privées, quelques-unes sont néanmoins propriété de l'institution vaudoise. Lignée par Nane Cailler au musée en 2011, une collection de plus de 800 estampes héritées de son père avait, deux ans plus tard, fait l'objet d'une exposition spéciale. Signées Louis Favre, Kees Van Dongen ou Jean Dufy, le frère de Raoul, quelques pièces de ce fonds réuni par l'éditeur Pierre Cailler, fondateur à Genève de la Guilde internationale de la gravure (1949-1971), célèbrent elles aussi merveilleusement Paris la festive. ■

«Paris en fête», Musée d'art de Pully, jusqu'au 10 mai.